



Sommaire

Commentaire de la Parole de vie.....	2
Textes de Chiara Lubich et des Focolari.....	4
Bible TOB.....	9
La Chambre forte.....	10



Commentaire

de la

Parole de Vie

« Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je ? Jusqu'à sept fois ? » (Matthieu 18,21)

Le chapitre 18 de l'Évangile de Matthieu est un texte très riche dans lequel Jésus donne des instructions aux disciples sur la manière de vivre leurs relations au sein de la communauté naissante. La question de Pierre revient sur les paroles de Jésus peu auparavant : « Si ton frère vient à pécher... » Et Pierre l'interrompt, comme s'il se rendait compte qu'il n'a pas bien compris ce que son Maître vient de dire. Il lui pose alors une des questions les plus pertinentes concernant le chemin que doit suivre son disciple. Combien de fois doit-on pardonner ?

« Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je ? Jusqu'à sept fois ? »

Le questionnement fait partie du cheminement de la foi. Le croyant n'a pas toutes les réponses, mais reste néanmoins fidèle. La question de Pierre concerne l'attitude à adopter lorsqu'un frère commet un péché contre un autre frère. Pierre pense être un bon disciple, en arrivant à pardonner jusqu'à sept fois ¹. Il ne s'attend pas à la réponse de Jésus, qui ébranle sa sécurité : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à 70 fois sept fois. » Les disciples connaissaient les paroles de Lamek, le fils sanguinaire de Caïn, qui annonçait une vengeance jusqu'à 70 fois sept fois ². Jésus, faisant allusion à cette même déclaration, oppose le pardon infini à la vengeance illimitée.

« Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je ? Jusqu'à sept fois ? »

Il ne s'agit pas de pardonner à quelqu'un qui nous offense continuellement, mais plutôt de pardonner de manière répétée, dans notre cœur. Le vrai pardon, celui qui nous rend libres, se fait généralement par étapes. Ce n'est pas un sentiment, ce n'est pas oublier : c'est le choix que le croyant doit faire, non seulement lorsque l'offense est répétée, mais aussi chaque fois qu'elle lui revient à l'esprit. C'est pour cela qu'il faut pardonner 70 fois sept fois.

Chiara Lubich écrit : « Jésus [...] visait donc en premier lieu les relations entre chrétiens, entre membres d'une même communauté. C'est pourquoi il t'appartient de te comporter de cette manière en priorité avec tes frères dans la foi, en famille, au travail, à l'école, dans la communauté chrétienne dont

tu fais éventuellement partie. Tu n'ignores pas qu'il faut souvent compenser l'offense reçue, par un acte ou une parole qui puisse rétablir l'équilibre. Tu sais que les manquements à l'amour sont fréquents parmi les personnes qui vivent ensemble, à cause des différences de caractère ou pour d'autres raisons. Eh bien, dans de telles circonstances, souviens-toi que seule une attitude de pardon sans cesse renouvelé est apte à maintenir la paix et l'unité parmi des frères. Tu auras toujours tendance à penser aux défauts de ceux et celles qui t'entourent, à trop te souvenir de leur passé, à les vouloir différents de ce qu'ils sont. Il convient alors que tu prennes l'habitude de les voir avec des yeux neufs, de les considérer comme entièrement nouveaux, en les acceptant tout de suite, toujours et totalement, même s'ils ne manifestent aucun repentir³. »

« Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je ? Jusqu'à sept fois ? »

Nous appartenons tous à la communauté des « pardonnés », car le pardon est un don de Dieu, dont nous avons toujours besoin. Nous devrions sans cesse nous étonner de l'immensité de la miséricorde que nous recevons du Père, qui nous pardonne si nous pardonnons nous aussi à nos frères et sœurs.

Il existe des situations dans lesquelles il n'est pas facile de pardonner, des situations qui découlent de conditions politiques, sociales et économiques dans lesquelles le pardon peut prendre une dimension communautaire. Nombreux sont les exemples de femmes et d'hommes qui ont réussi à pardonner même dans les contextes les plus difficiles, aidés par la communauté qui les a soutenus.

Oswaldo, agriculteur colombien, déjà menacé de mort, a vu son frère se faire tuer. Aujourd'hui à la tête d'une association, il travaille à la réinsertion de personnes ayant vécu le conflit armé de son pays.

« Il aurait été facile de répondre à la vengeance par plus de violence, mais j'ai dit non, explique Oswaldo. Apprendre l'art du pardon est très, très difficile, mais les armes ou la guerre ne sont jamais une option pour transformer des vies. Le chemin de la transformation est autre, c'est être capable de toucher l'âme de l'autre personne et pour cela on n'a besoin ni d'orgueil ni de pouvoir : on a besoin d'humilité, la vertu la plus difficile à acquérir. »

Letizia MAGRI et la Commission Parole de vie

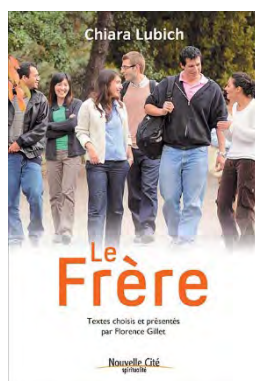
- (1) Le nombre sept indique la totalité, le caractère exhaustif : Dieu crée le monde en sept jours (cf. Gn 1.2). En Égypte, il y a sept années d'abondance et sept années de famine (Gn 41,29-30).
- (2) « Oui, Caïn sera vengé sept fois, mais Lamek soixante-dix-sept fois » (Gn 4,24).
- (3) Chiara LUBICH, *Parole de vie*, octobre 1981 ; cf. *Parole di Vita*, éd. Fabio Ciardi, Città Nuova, Rome 2017, p. 219.



Textes de *Chiara Lubich* et des focolari

Points à souligner :

- Jésus oppose le pardon infini à la vengeance illimitée.
- Seule une attitude de pardon sans cesse renouvelé est apte à maintenir la paix et l'unité parmi des frères.
- Prenons l'habitude de voir nos frères chaque jour avec des yeux neufs, de les considérer comme entièrement nouveaux.
- Acceptons nos frères tout de suite, toujours et totalement, même s'ils ne manifestent aucun repentir.



Chiara LUBICH, *Le Frère*, Nouvelle Cité 2012, p. 128-129.

Rocca di Papa, 15 octobre 1981

L'unité doit triompher : l'unité avec Dieu, l'unité entre tous les hommes. Comment y parvenir ? Aimer chacun avec l'amour de miséricorde qui était la caractéristique des premiers temps du Mouvement. Nous avons décidé de voir d'un regard neuf, chaque matin et pendant toute la journée, le prochain que nous rencontrons, à l'école, en famille, au travail... partout. Le voir nouveau, complètement nouveau, sans plus nous souvenir de ses imperfections ni de ses défauts, en couvrant tout par l'amour. Comme nous le suggère la parole de vie de ce mois, aimer vraiment

jusqu'à pardonner soixante-dix fois sept fois (cf. Mt 18,21-22). Nous approcher de chacun, en le faisant bénéficier, dans notre cœur, d'une amnistie totale, d'un pardon universel. Ensuite, nous faire *un* avec tous en tout, excepté le péché, excepté le mal. Pourquoi ? Pour obtenir le résultat merveilleux auquel l'apôtre Paul aspirait : « Pour en gagner le plus grand nombre, [...] je me suis fait tout à tous » (1 Co 9,19.22).

Si donc, aidés par ce pardon, nous nous faisons *un* avec le prochain, nous pourrions transmettre notre Idéal aux autres.



Parole de vie d'octobre 1981 ; cf. Chiara LUBICH, *Parole di vita*, éd. Fabio Ciardi, Città Nuova, Rome 2017, p. 219.

« Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à 70 fois sept fois » (Mt 18,22)

En prononçant ces mots, Jésus répond à Pierre qui, après avoir entendu de sa bouche des choses étonnantes, lui demande : « Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je ? Jusqu'à sept fois ? » Et Jésus lui dit :

« Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à 70 fois sept fois »

Pierre, très probablement, bon et généreux qu'il était, voulait se jeter à l'eau sous l'influence de la prédication du Maître en accomplissant quelque chose d'exceptionnel : aller jusqu'à pardonner sept fois. Le judaïsme admettait le pardon deux fois, trois fois au maximum quatre. Jésus, en insistant : « ... jusqu'à soixante-dix fois sept fois » affirme que pour lui le pardon doit être illimité. Il faut toujours pardonner.

« Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à 70 fois sept fois »

Une telle phrase nous remet en mémoire le chant biblique de Lamek, un descendant d'Adam : « Caïn sera vengé sept fois mais Lamek soixante-dix-sept fois. » Ainsi commence l'invasion de la haine dans les rapports des hommes de ce monde. C'est un flot qui grossit comme un fleuve en crue. À cette profusion du mal, Jésus oppose le pardon sans limite, inconditionnel, le pardon

capable de briser le cercle de la violence. Pardonner est l'unique solution pour endiguer le désordre et ouvrir à l'humanité un avenir qui ne soit pas autodestruction.

« Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à 70 fois sept fois »

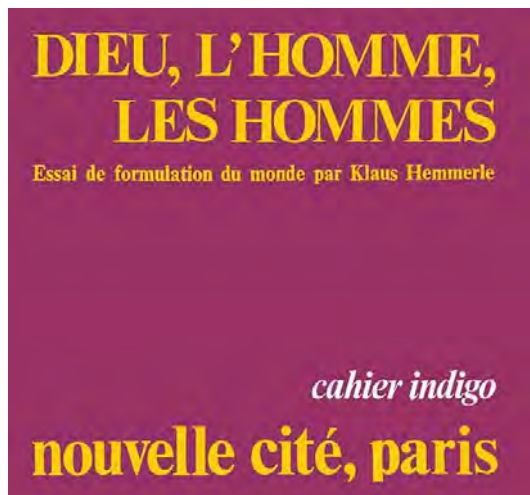
Pardonne, toujours pardonne. Cela n'a rien à voir avec l'oubli qui signifie souvent le refus de regarder la réalité en face. Le pardon n'a aucun point commun avec la faiblesse qui consiste à ne tenir aucun compte du tort causé par crainte du plus fort que soi. Pardonne ce n'est pas affirmer qu'une chose est sans importance alors qu'elle est grave, ni dire qu'elle est bonne alors qu'elle est mauvaise. Le pardon n'est pas indifférence. C'est un acte de volonté et de lucidité, donc de liberté. Il est accueil du frère tel qu'il est, malgré le mal qu'il a fait, à l'image de Dieu qui nous accueille pécheurs, au-delà de nos défauts. Pardonne signifie ne pas répondre à l'offense par l'offense, à la suite de Paul qui dit : « Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais rendez-vous vainqueurs du mal par le bien ».

Le pardon est l'acte par lequel nous pouvons ouvrir à celui qui nous fait du tort, la porte d'une relation toute nouvelle. C'est la possibilité pour soi et pour l'autre de recommencer la vie radicalement, de posséder un avenir où le mal n'a pas le dernier mot.

« Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à 70 fois sept fois »

Comment maintenant, mettre en pratique cette phrase du Christ ? Elle est – nous l'avons dit – la réponse de Jésus à Pierre qui voulait savoir combien de fois il devait pardonner à son frère, « ... à son frère ». Elle s'applique donc en premier lieu aux rapports entre chrétiens, aux relations entre membres d'une même communauté. C'est pourquoi il t'appartient de te comporter de cette manière en priorité avec tes frères dans la foi et ceci en famille, au travail, à l'école, dans la communauté chrétienne dont tu fais éventuellement partie.

Tu n'ignores pas qu'il faut souvent compenser l'offense reçue, par un acte ou une parole qui puisse rétablir l'équilibre. Tu sais que des personnes qui vivent ensemble se trouvent souvent en butte aux manquements à l'amour, par nervosité, à cause des différences de caractère ou pour d'autres raisons. Eh bien, dans des circonstances de cet ordre, souviens-toi que seule une attitude de pardon sans cesse renouvelée est apte à maintenir l'unité et la paix parmi des frères. Tu auras toujours tendance à penser aux défauts de ceux qui t'entourent, à trop te souvenir de leur passé, à les vouloir différents de ce qu'ils sont. Il convient alors que tu prennes l'habitude de les voir avec des yeux neufs, de les considérer comme entièrement nouveaux, en les acceptant tout de suite, toujours et totalement, même s'ils ne manifestent aucun repentir. Tu vas dire : « Mais c'est difficile ». Qui ne te comprendrait pas ? Mais c'est là justement la beauté du christianisme. Tu ne viens pas par hasard à la suite d'un Dieu qui, en mourant sur la croix, a demandé pardon au Père pour ceux qui le mettaient à mort. Courage ! Expérimente une vie de ce style et je puis t'assurer une paix unique et une joie que tu n'as encore jamais connue.



Klaus HEMMERLE, *Dieu, l'homme, les hommes*, Nouvelle Cité 1972, p. 60-62.

Nos rapports mutuels

En réfléchissant sur le fondement d'où provient notre unité mutuelle comme lieu de notre unité avec Dieu, d'où provient notre communion réciproque en tant que communion avec Jésus parmi nous, nous avons entrevu déjà la voie qui nous permettra d'en réaliser le commandement et la promesse dans le moment présent. Cette voie ne peut être différente de celle qu'a suivie Jésus. On ne peut la découvrir que dans son aliénation et son abandon.

Et qu'est-ce que cela veut dire ? L'unité, qui pour nous représente le but de toute vie sociale, est inaccessible par les deux voies qui apparemment permettraient de la réaliser rapidement : à savoir la voie de l'autorité et celle du sentiment.

D'abord, l'autorité ne peut réaliser l'unité à partir d'une prescription venue du dehors. Jésus ne nous a pas unis par un commandement, en nous soumettant de l'extérieur à la volonté du Père. Au contraire, il nous a assumés, il nous a accueillis en venant nous chercher là où nous étions. Il est venu à nous. Il nous a rassemblés, mais grâce à un contact personnel avec chacun dans sa singularité, dans son isolement, dans son farouche éloignement et son exil. Il nous a pris là où nous sommes, dans nos querelles, nos brouilles et nos discordes, et il nous a réunis.

Une autre voie s'est révélée absolument inefficace bien que souvent tentée par les hommes pour atteindre à l'unité : la sympathie naturelle, la communauté d'intérêts. Mais quand ces forces ont craqué, l'amour de Jésus est toujours agissant : il nous prend quand nous n'avons plus en nous aucun point d'appui pour tenir. Le oui de l'amour de Dieu pour nous, alors que nous sommes en perdition dans la tempête du péché, procède d'une initiative strictement divine. Réaliser l'unité entre nous signifie : toujours recommencer ; et pour cela il ne suffit pas de serrer encore les liens de la sympathie, de la solidarité, de l'utilité ou de la bienveillance. Pour aller de l'avant il n'y a plus qu'une ressource : entrer dans le oui de Dieu, le oui que Dieu, dans la mort et l'abandon de Jésus, nous a jeté comme un pont entre nous, quand tous les ponts purement humains étaient détruits.

Par là nous ne voulons minimiser ni l'autorité humaine en tant que facteur d'ordre, ni l'importance des liens et des rapports naturels. Cependant, ils ne suffisent pas à assurer cette unité plénière que Dieu nous a rendue accessible par le sacrifice de Jésus-Christ. Or nous ne pouvons espérer atteindre à cette plénitude par un autre chemin que celui que Dieu nous a ouvert : il nous faut suivre Jésus, tandis qu'il se donne. Cet itinéraire est celui de la libération. Finie la peur de nous-mêmes qui s'achève en lâcheté, les uns devant les autres. Retrouvées dans une fraîcheur nouvelle, les attaches que la nature fixe entre nous, même sur le plan du sentiment ou de l'intérêt.

L'ordre, la rectitude des rapports sociaux, et aussi bien leur chaleur humaine sont un fondement de rechange, indispensable là où l'union ne se réalise pas à plein sur le plan purement naturel ou matériel. L'unité, qui est notre vocation, exige bien plutôt que nous placions à sa base, pour ce qui nous regarde, ce qui en est le fondement de par Dieu : la miséricorde par laquelle il nous a saisis en Jésus crucifié, quand son abandon l'a solidarisé avec notre sort. De même que l'alliance entre Dieu et le peuple d'Israël devait se réaliser non seulement dans la fidélité à Dieu mais dans la fidélité réciproque et dans le respect du pacte, de même en serait-il – et plus radicalement – pour l'alliance nouvelle et éternelle que Dieu a conclue avec l'humanité, dans le sang de Jésus. C'est le pacte de sa miséricorde qui nous a été offert en Jésus de façon irrévocable.

Notre unité au nom de Jésus monte à ce niveau quand nous répondons à la miséricorde de Dieu en Jésus à notre égard par le pacte de miséricorde entre nous, c'est-à-dire par la convention explicite de nous pardonner mutuellement « soixante-dix fois sept fois » (Mt 18,21-22). Ce n'est sans doute pas une coïncidence accidentelle si cette exhortation de Jésus au pardon inlassable fait suite dans l'Évangile, sans transition, à la promesse de sa présence au milieu de nous, là où nous sommes un en son nom.

Le recommencement inlassable que nous permet le pardon mutuel est le fondement que nous devons poser parmi nous à une société chrétienne vivante. La réalisation de l'aspect sociologique de la foi en dépend.

Rien là-dedans de romantique ou de chimérique. Au contraire, c'est le moyen de faire passer à l'acte la vérité intégrale. La disposition à pardonner rétablit les relations entre personnes, les libère des émotions, des exaspérations ; alors seulement le regard s'ouvre sur ce qui entre nous est possible et nécessaire, et c'est tout bénéfique pour l'un et l'autre partenaire.



Traduction
oecuménique
de
La Bible
(version 2010)

Matthieu 18,15-22

15 « Si ton frère vient à pécher, va le trouver et fais-lui tes reproches seul à seul. S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère.

16 « S'il ne t'écoute pas, prends encore avec toi une ou deux personnes pour que toute affaire soit décidée sur la parole de deux ou trois témoins.

17 « S'il refuse de les écouter, dis-le à l'Église, et s'il refuse d'écouter même l'Église, qu'il soit pour toi comme le païen et le collecteur d'impôts.

18 « En vérité, je vous le déclare : tout ce que vous lierez sur la terre sera lié au ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié au ciel.

19 « Je vous le déclare encore, si deux d'entre vous, sur la terre, se mettent d'accord pour demander quoi que ce soit, cela leur sera accordé par mon Père qui est aux cieux.

20 « Car, là où deux ou trois se trouvent réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. »

21 Alors Pierre s'approcha et lui dit : « Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je ? Jusqu'à sept fois ? »

22 Jésus lui dit : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. »



*« Beaucoup ont été livrés à la ruine à cause
de l'or et leur perte est arrivée sur eux.
C'est un piège pour ceux qui en sont entichés
et tous les insensés s'y laissent attraper. »*

Jésus Ben Sira

I

J'avais suivi ponctuellement les instructions de mon frère. Le métro jusqu'à la tête de ligne, un bus de banlieue, descendre à la mairie. La place du Marché communiquait à l'angle opposé avec la place de l'église, passer devant le vieil édifice gothique, (éventuellement le visiter, il en valait la peine), contourner sur la droite un grand bâtiment aux volets turquoise, l'hospice de vieillards, en allant dans la direction de la forêt dont je ne tarderais pas à apercevoir les frondaisons en haut de la colline, prendre la première route à gauche, une voie privée non asphaltée, jusqu'à un croisement où se dressait une grande croix de pierre. Je ne pouvais pas me tromper, m'avait dit mon frère. Je ne m'étais pas trompé. Un monumental portail de pierres de taille interrompait un haut mur de moellons. La solide grille de fer était complétée par des tôles peintes en gris. Au-dessus de la grille, l'inscription en arc-de-cercle : Orphelinat Saint-Joseph – j'étais arrivé. Je sonnai et bientôt une petite porte s'ouvrit dans la grille et mon frère me tendit les bras en souriant.

Après le déjeuner, mon frère me proposa de faire le tour du propriétaire pour nous dégourdir les jambes. L'orphelinat était une étrange construction faite de pièces et de morceaux. Visiblement nous nous trouvions dans le bâtiment originel : une vaste demeure

néogothique avec tourelles, fenêtres à meneaux, boiseries sculptées, larges cheminées au manteau armorié. Le chef-d'œuvre d'un épigone de Viollet-le-Duc avait été relativement respecté, car on avait renoncé à le transformer et on avait progressivement ajouté des ailes nouvelles en principe mieux adaptées au logement des enfants, aux classes et aux ateliers.

Tous les styles avaient été mis à contribution, selon le goût du supérieur du moment et l'humeur de son architecte. Récemment une salle de sport et une chapelle avaient ajouté une pincée de béton et d'acier à ce pot-pourri architectural. L'essentiel était que les enfants fussent accueillis dans de bonnes conditions. J'en convins.

Le jardin admirablement entretenu par les élèves de la section d'horticulture conservait son dessin romantique. Le parc était un véritable musée d'essences rares. Mon frère me soumit au « test du séquoia » en me mettant au défi de frapper du poing de toutes mes forces sur le tronc dont l'écorce filandreuse et molle contrastait avec les dimensions imposantes de l'arbre – encore jeune, s'empressa-t-il de me préciser. Au fond du parc une porte dans le mur de clôture ouvrait sur la forêt.

De la hauteur nous jouissions d'une vue splendide sur l'immense métropole qui s'étendait à nos pieds. Au premier plan à gauche l'hospice et à droite, au-delà de murs d'une hauteur exceptionnelle, les toitures et le clocher d'une maison religieuse. Un carmel, m'expliqua mon frère qui ajouta que la propriété de l'autre côté de la route était une maison d'exercices spirituels renommée et que les quatre institutions se partageaient l'ancienne propriété de la princesse Pietranera.

Elle devait avoir beaucoup à se faire pardonner, pour être aussi généreuse, ta princesse ! fut mon commentaire irrévérencieux. Crois-tu ? répliqua mon frère, avec une intonation énigmatique, et il me raconta l'édifiante histoire de la princesse Pietranera.

II

Eugénie était la fille d'un aristocrate dont la fortune n'était pas à la hauteur de ses quartiers de noblesse, ni surtout d'un train de vie proprement princier — Noblesse oblige ! Il cherchait un gendre pour redorer son blason et le sort lui vint en aide en la personne du prince Pietranera, héritier d'une famille de banquiers génois, qui tomba éperdument amoureux d'Eugénie dès la première valse qu'elle lui accorda au bal de l'Opéra.

Eugénie fut sensible à la cour pressante que le jeune prince lui fit et le père n'eut qu'à consentir à un mariage d'amour, non sans avoir veillé à ce que les intérêts de sa fille ne fussent pas lésés par le contrat.

Le mariage d'Eugénie et du prince Pietranera fut un des grands moments de la saison que le jeune banquier paya sans sourciller, car il était généreux. Mais il ne tenait pas à devenir le bailleur de fonds de son beau-père, aussi emmena-t-il sa jeune femme dans son pays pour la présenter à sa famille et le couple s'établit à Gênes dont le climat plut à Eugénie.

Le palais Pietranera datait de la Renaissance lorsque les ancêtres du prince prêtaient au roi de France, à l'empereur et au pape, pour ne pas avoir tous les œufs dans le même panier.

On prétendait que Lorenzo Pietranera avait aidé la reine Isabelle à commanditer l'expédition de Christophe Colomb. En tout cas les navires marchands du banquier génois avaient suivi de peu les caravelles de son célèbre compatriote, tournant le dos sans trop de

regrets aux comptoirs perdus de Chypre et de la Mer Noire. Le patrimoine s'arrondit et la demeure familiale prit les proportions imposantes qui en font aujourd'hui une des curiosités de la capitale ligurienne.

Les murs aux menaçants bossages en pointes de diamant, les fenêtres grillagées, le lourd portail de chêne clouté de fer étaient à l'épreuve d'un assaut ou d'une émeute. Le prince n'oubliait pas qu'il était aussi banquier. Pourtant l'austérité encore féodale de l'extérieur était compensée par l'élégance fragile du triple portique de la cour, par la beauté des fresques qui égayaient murs et plafonds et par le charme infini d'un jardin étagé où d'innombrables fontaines, cascades, jets d'eaux maintenaient une agréable fraîcheur même au plus fort de l'été méditerranéen.

Eugénie vécut une lune de miel délicieuse qui atténua l'impression pénible d'avoir été reçue comme une intruse par la famille de son mari qui, sans doute, ne voyait pas d'un très bon œil une étrangère maîtresse d'un cœur et d'une fortune auxquels d'autres avaient secrètement prétendu. Mais le couple était uni. D'ailleurs Eugénie n'était pas intéressée et quand elle commença à se douter des arrière-pensées de son père, elle était trop sûre de la pureté de ses propres sentiments pour s'en inquiéter. Elle redoubla simplement d'attention pour son mari.

Les affaires occupaient beaucoup le banquier. Il avait hérité de ses aïeux le goût de la spéculation hasardeuse, du risque, de l'entreprise. À la fin du siècle du capitalisme sauvage, il était un banquier heureux.

La vie s'écoulait dans l'insouciance au palais Pietranera, ponctuée de fêtes brillantes dans les salons dorés et de concerts dans le théâtre de verdure. Les plus grands artistes du temps dédièrent leurs œuvres à la princesse qui sut attirer chez elle ce que l'Europe comptait d'intelligence et d'art. Elle avait le génie de mettre en valeur le talent des autres.

Eugénie avait pris au sérieux son rôle de maîtresse de maison et son autorité sur le nombreux personnel fut bientôt unanimement reconnue. Elle se révélait une administratrice avisée. Le jeune homme était fier de sa femme et l'initia progressivement à ses propres soucis et à la marche de ses affaires. Ni elle, ni lui, ne se figurait à quel point ces leçons se révéleraient précieuses pour la princesse. Et dans quelles tragiques conditions !

Un jour Pietranera ne parut pas au souper. La princesse trouva un prétexte pour l'excuser auprès des invités et la soirée se poursuivit sans incident. Un orchestre de chambre joua Fauré et Brahms avec succès. Eugénie fit une enquête discrète et vaine et se coucha sans inquiétude particulière, car les affaires retenaient parfois le banquier toute la soirée chez un client important. Cependant il ne lui était jamais arrivé dans une telle circonstance de ne pas en avertir sa femme.

Elle n'eut aucune nouvelle de son mari le lendemain ni le surlendemain. Si le prince était parti en voyage, il eût sans aucun doute télégraphié. Elle se tranquillisait pourtant en pensant que s'il lui était arrivé malheur, elle eût été avertie immédiatement car le prince était fort connu. Au bout de trois jours, elle se décida à informer la police qui ne trouva rien de plus. Le prince Pietranera avait bel et bien disparu sans laisser de traces.

Ce fut le secrétaire du banquier qui fit la macabre découverte en rangeant les papiers dans le bureau directorial. Il remarqua que les clés de la chambre forte étaient dans les serrures. Il ouvrit la formidable porte blindée et découvrit le prince, mort d'asphyxie et d'angoisse. Il

était entré dans la chambre forte et d'un faux mouvement, il avait refermé la porte derrière lui. Tous ses efforts pour se libérer, tous ses appels avaient été inutiles.

La princesse fut informée du drame. Elle n'en perdit pas la raison – ce qui dénote chez elle une force de caractère peu commune – mais elle garda pour toujours devant les yeux l'image du banquier gisant littéralement sur son or, et elle se dit que l'immense fortune serait bien employée.

Elle tint tête à la famille de son mari qui cherchait à récupérer le magot, elle tint tête à son père et à ses frères qui croyaient le moment venu de tirer parti de la situation en tutélant la jeune veuve, elle géra ses biens comme s'ils ne lui appartenaient pas, à elle, mais aux pauvres. Elle ne s'en défit pas une fois pour toutes, ce qu'elle eût ressenti comme une lâcheté, et se mit en quête des besoins les plus pressants et vie les entreprises les plus utiles. Elle le fit avec toute l'intelligence des affaires et la sagacité que son mari lui avait transmises pendant leur brève vie commune. Sachant choisir ses collaborateurs, prenant les risques qui s'imposaient, bref, menant son action philanthropique avec la même rigueur qu'une entreprise industrielle.

Les lois anticléricales lui ouvrirent un champ inattendu de bienfaisances. Elle mit à la disposition d'œuvres spoliées la propriété où elle était venue s'installer loin de Gênes et des lieux chargés de souvenirs trop tragiques, construisit l'hospice, l'orphelinat, le Carmel.

Elle ne refusait jamais son aide pour une véritable nécessité. Toute sa fortune y passa, et celle d'autres riches veuves qu'elle entraîna dans sa générosité.

III

Je l'ai connue, me dit mon frère, lors de mon premier séjour ici, peu après la guerre. Elle vivait en ermite dans une minuscule maison tout près d'ici. Chaque jour elle se rendait au Carmel pour la messe. Les dernières années de sa vie elle était en partie paralysée et on la voyait entrer dans la chapelle, toute droite, au bras de son infirmière. Elle, qui avait été habillée par les plus grands couturiers, portait, par commodité, un survêtement de coton bleu. Mais dans cette tenue elle était plus princesse que jamais.

Lorsqu'elle mourut, elle ne possédait que les draps de son lit et l'automobile qu'elle léguait à son infirmière. Elle était arrivée à tout distribuer sans que personne ne s'en aperçoive. Elle était plus pauvre que Job.

Dans le petit cimetière du Carmel, sa tombe fut à l'image de celles des moniales : un linceul blanc et la terre nue.

(Michel Pochet, *Les Contes verts*, inédit)

La parole de vie est une publication du mouvement des focolari.
Vous la retrouverez sur le site www.focolari.fr,
y compris en diaporama.
Vous la trouverez également dans la revue Nouvelle Cité
et sur le site <http://parole-de-vie.fr/>
qui publie aussi des versions textes et images pour les enfants et les ados.
Elle existe aussi en braille.
Traduite en 91 langues ou dialectes,
elle est diffusée dans le monde par la presse,
la radio, la télévision à plus de 14 millions de personnes.
Édition numérique : Nouvelle Cité 2022